



LES LEÇONS D'INTRODUCTION À LA PSYCHANALYSE

Renseignements : Remi Lestien, r.lestien@orange.fr, 06 08 93 13 79

2023-2024 :
Pourquoi tant de haine

LA SECTION CLINIQUE DE NANTES

www.sectioncliniquenantes.fr - uforca.nantes@gmail.com
Tél. 06 72 15 52 65
1 rue Marcel Schwob 44100 Nantes

UFORCA - Pour l'université Populaire Jacques-Lacan
Sous les auspices du Département de Psychanalyse,
Université Paris VIII

Ces derniers temps, la haine se manifeste avec une particulière virulence, souvent ostentatoire : les réseaux sociaux, notamment en sont le terrain privilégié. Pourtant ce n'en est pas moins un sentiment universel et inépuisable, largement partagé par ceux qui composent ce qu'on appelle l'humanité : pas de haine chez l'animal. À partir de la découverte de l'inconscient, Freud le précisait, la constitution de tout groupe humain a pour origine la haine de l'Autre. Ce point commun de la haine devient la condition de rassemblement de tous ceux qui, de fait, revendiquent la même jouissance. Notre époque qui est celle des communautés de jouissance ne peut plus parer à cette logique en s'abritant sous des idéaux fédérateurs, car les figures de maître sont dorénavant malmenées par la science qui altère leur autorité d'autant.

Si la haine se donne des raisons elle est pourtant sans raison. La haine n'est pas agressivité, rage ou colère, la haine est une passion, une passion de l'être, que l'on retrouve tout autant dans l'expérience analytique que dans les faits de civilisation. Une passion de l'être qui vise l'être de l'autre tout en se retournant sur le sujet lui-même. Pour rendre compte de cette proximité insondable et périlleuse, Lacan, en 1948, dans « L'agressivité en psychanalyse » prend aux sérieux le concept de pulsion de mort de Freud. Mais il ira plus loin avec le terme d'extimité. Le plus intime du sujet est en même temps le plus étranger, que l'on souhaiterait extirper de soi. La haine n'est pas étrangère à cette jouissance Autre. Lacan pronostiquait dans « Télévision » la montée de la ségrégation et du racisme.

Pourquoi tant de haine — il ne s'agit pas de s'interroger, mais de donner réponse de ce qu'enseigne l'expérience analytique.

LA SECTION CLINIQUE DE NANTES

Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse

2023-2024 :
Pourquoi tant de haine

Commentaires d'extraits du texte de Jacques Lacan « L'agressivité en psychanalyse » (1948), *Écrits*, Seuil, 1966.

Leçon 7, le 21 mars 2024, *Passion narcissique*, p. 114 à 116.

Passion narcissique (de la “lancinance” au symptôme), par Remi Lestien

QUESTION DE STYLE

L'expression de *passion narcissique*¹ que nous avons choisie pour titre de cette leçon, est extraite de la fin de la partie que j'avais à travailler pour ce soir. Pour le dire en quelques mots, cette passion enracinée dans le stade du miroir, répond à la déhiscence vitale constitutive de l'être parlant — ce qui caractérise son arrivée dans le monde du langage. Déhiscence qui est comparée dans ce texte à la Discorde originelle telle que Héraclite cinq siècles avant notre ère, l'avait aphorisé. Mais ces quelques mots qui situent l'enjeu, ouvrent tout autant, pour chaque sujet, sur les ténèbres de son accrochage de vivant dans le monde du langage.

Passion narcissique est un syntagme, comme de nombreux autres dans ce texte, qui mérite que l'on s'y arrête précautionneusement. Vous aurez remarqué depuis le début combien nous rencontrons des expressions difficiles à saisir malgré leur finesse et leur éclat. La dernière fois Éric Zuliani avait par exemple pris à bras le corps celle de négations mortelles. C'est la caractéristique de l'écriture de Lacan, particulièrement dans ce texte, qui lui donne une tonalité si singulière.

Les termes ou les formules utilisés sont denses, insolites et jamais inutiles. C'est même frappant de noter la précision avec laquelle il choisit les mots ou les expressions, frappant aussi de saisir la manière très singulière que Lacan a de manier la langue pour tenter d'attraper tout à la fois le concret de la clinique et la précision des concepts. Sa langue s'exhausse en effet à une rigueur qui nous demande de ne négliger aucune des expressions rencontrées, et à une sorte de cadence qui vise la vérité de ce qui est vécu par l'être parlant. Ici le style est tout à la

¹ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 116.

fois alerte et compact, et s'adapte à la charge que Lacan entreprend contre toute réduction de l'expérience analytique, contre le dévoiement de Freud.

Si j'avance la question du style, ce n'est pas au hasard. J'ai en effet en mémoire que l'ouverture des *Écrits* pose dans ses premières pages cette question dans une adresse au lecteur qui est d'emblée convoqué comme sujet. Il s'agit qu'il y mette du sien, soit qu'il accepte d'être le destinataire du message recélé.

Du style d'écriture au style d'un sujet, y a t'il homologie ? Ce sera le fil directeur de tout mon propos, car il me semble que la partie quatre de ce texte concerne très spécialement l'origine du style qu'à son insu le sujet donne à son existence.

LA STRUCTURE PARANOÏAQUE DU MOI

Pour mettre en perspective cette paranoïa du moi reprenons une formulation que l'on trouve page 115 : "l'extrême archaïsme de la subjectivation d'un *kakon*". Cette formulation est au cœur des paragraphes que j'avais à étudier, paragraphes essentiels pour rendre compte de la constitution de chaque subjectivité.

Éric Zuliani avait parlé de cette structure comme d'un temps logique qui nécessite la précision de l'Autre, dont le sujet peut se servir pour sortir de la paranoïa, tout en lui restant hostile. Ce temps logique rend ainsi compte tout à la fois de l'agressivité nécessaire pour que le sujet puisse se défendre, c'est le principe de réalité, mais aussi de la transitivité de cette agressivité entre l'autre et le moi. Je ne reprends pas tout son développement, mais je cite à nouveau cette phrase de la page 114 : "Et dans les disruptions dépressives des revers vécus de l'infériorité, engendre-t-il essentiellement les négations mortelles qui le figent dans son formalisme".

Négation mortelle. Ce *mortel* ne peut pas ne pas résonner avec l'expression si importante d'instinct de mort, reprise de chez Freud, sur laquelle j'avais insisté dès la première soirée. C'est ce point que je vais viser ce soir, ce point camouflé par l'imaginaire, l'agressivité et la symbolisation — peut-être y trouverons-nous le secret du vivant et du style.

Commençons par un point de vue clinique, avant d'aborder la question sur un plan plus théorique.

Ainsi, je vais prendre deux exemples de négation mortelle, l'un dans la littérature, l'autre dans le cinéma. Vous constaterez combien certains aspects de la transitivité agressive peuvent être dangereux, quand elle se situe en deçà de l'appel à l'Autre, ou, pour tout dire, coupée de l'Autre.

Le premier est tiré d'un roman célèbre de James Joyce, *Portrait de l'artiste en jeune homme*, publié en 1916. Il s'agit d'un roman largement autobiographique. Au début du chapitre deux, Joyce relate une querelle entre quatre collégiens qui disputent sur leurs écrivains préférés. Stephen ne veut rien lâcher — Il affirme devant ses trois camarades que c'est Byron le plus grand.

"Ce fut le signal de l'assaut. Naals lui lia les bras derrière le dos, tandis que Boland saisissait un gros trognon de choux qui trainait dans le ruisseau. Luttant et se débattant sous les volées de la canne et les coups de trognon noueux, Stephen fut acculé contre un grillage de fil de fer barbelé (...) Il se demandait pourquoi il ne prenait pas

Malice maintenant à ceux qui l'avaient tourmenté. Il n'avait pas oublié un seul détail de leur lâcheté mauvaise, mais aucun souvenir n'éveillait en lui aucune colère (...) il avait senti qu'une certaine puissance le dépouillait de cette colère subitement tissée, aussi aisément qu'un fruit se dépouille de sa peau tendre et mûre."²

Être battu, c'est comme battre l'autre, ici dans sa version passive... ce que Lacan décrit comme une transitivité entre un "*je ne suis rien de ce qui m'arrive [et le] Tu n'es rien de ce qui vaut*".³ Simplement, Stephen chasse tout ça comme un mauvais souvenir,⁴ et abandonne son corps à son triste sort. C'est bien la manière d'être de Joyce et l'on pourrait déjà dire son style. Avec un Moi qui supplée à l'absence de nouage entre symbolique, imaginaire et réel comme Lacan le développera dans le séminaire XXIII, vingt-huit ans plus tard.

Abordons maintenant une autre situation de négation mortelle, avec un exemple cette fois-ci tiré du cinéma. Cet excursus, avant de revenir à l'expérience analytique, va nous permettre d'explorer une situation limite où l'ambiguïté de la paranoïa du moi va se révéler de façon encore plus dramatique.

Il s'agit d'un film sorti en décembre 1945 aux USA, *La rue Rouge*, du grand Fritz Lang. Il est fort possible que Lacan ait pu voir ce film. Un employé modèle tient la caisse d'une entreprise à la satisfaction de tous. Mais cette exemplarité et cette modestie cachent une profonde insatisfaction. Il est détesté et méprisé par sa femme qui ne fait que tolérer son passe-temps du dimanche, la peinture. Celui-ci, qui est joué par l'admirable Edward Robinson, va s'enticher d'une jeune femme légère qui, poussée par son souteneur, va l'exploiter et le contraindre à voler dans le coffre de son entreprise. Elle va même finir par vendre ses tableaux en s'en attribuant la paternité. Il accepte tout, même cette infamie.

Quand, libéré de sa femme il court vers celle avec qui il pense vivre une pure idylle, il se rend compte brutalement de sa méprise. Il va alors la frapper à mort en la lardant de coups de pic à glace. Il frappe chez elle l'insupportable à quoi il a brutalement affaire, la dérégulation de son propre morcellement corporel. La fin est terrible, il tente aussitôt de se suicider, mais est sauvé par un voisin ; il s'ensuit un délire halluciné, qui lui fait vivre, dans le réel, des noces où se mêlent union sublime et rejet insupportable. Le scénario insiste sur la genèse d'une culpabilité insupportable qui déclenche en retour du passage à l'acte criminel, la nécessité du suicide. Cette auto-culpabilité ravageante n'a rien à voir avec l'habituelle culpabilité face au tribunal de l'Autre. Il s'agit, pour lui, d'éliminer le noyau de déchet mélancolique, qu'aucune parole ni image ne peuvent juguler. *Aussi bien les deux moments se confondent-ils où le sujet se nie lui-même et où il charge l'autre.*⁵

C'est bien, en tous cas, de passion narcissique qu'il s'agit.

La fin du film met les spectateurs en suspens, pendant plusieurs minutes, dans un entre-deux entre l'agression du coup porté et le suicide en miroir, mais tout autant dans une zone entre vie et mort où l'amour se mêle à une haine féroce. Zone interlope où l'enchevêtrement⁶ passionnel, angoissant de beauté, semble voisiner avec les zones archaïques de la subjectivité.

² J. Joyce. *Œuvres, Tome 1*, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, p. 610.

³ J. Lacan, « *L'agressivité...* », *op. cit.*, p. 114.

⁴ J. Lacan, *Le séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome*, Le Seuil, 2005, texte établi par Jacques Alain Miller, p. 150.

⁵ « *L'agressivité...* », p. 114.

⁶ J.A. Miller, « L'orientation lacanienne », cours du 2 février 1994. Lacan considère que l'agressivité du moi, avec l'ambivalence qui la caractérise entre le moi et l'autre — frapper l'autre pour finir par se frapper soi-même dans

C'est bien sur ces zones, où la mort est fichée au sein du moi, que la thèse IV du texte de Lacan se focalise, et tout particulièrement dans ces pages 115 et 116

L'AGRESSIVITÉ ORIGINELLE

Les humains sont directement affectés par le fait d'appartenir au monde des êtres parlants, Entendons bien : affecté, au sens fort et équivoque — le petit humain naît affecté⁷. Et en deux pages très denses, Lacan ne fait rien de moins que d'éclairer le nouage premier entre l'imaginaire, le symbolique et ce qu'il n'appelle pas encore le réel. Pour cela il fait appel à un témoignage très ancien, celui de Saint Augustin sur une scène avec un jeune enfant et surtout aux recherches de Mélanie Klein qui s'est intéressée aux enfants encore plus petits.

Saint Augustin

Éric a déjà rappelé l'exemple du petit garçon qui assiste à l'allaitement de son frère, que Lacan a été péché dans un livre très ancien, *Les Confessions*, de Saint-Augustin⁸ :

“J'ai vu de mes yeux et j'ai bien connu un tout petit en proie à la jalousie chez un tout petit. Il ne parlait pas encore et déjà il contemplait, tout pâle d'un regard empoisonné son frère de lait. Qui ne connaît cela ? Les mères et les nourrices prétendent le conjurer par je ne sais quels remèdes. À moins que cela aussi ne soit de l'innocence, quand la source de lait coule avec richesse et abondance, de ne pas souffrir au partage un frère de lait, qui a besoin extrême de secours et ne vit encore que par cet aliment.”⁹

Ce qu'il y a de remarquable tout d'abord, c'est de noter que cette anecdote infantile recèle un savoir qui précède de très longtemps ce qu'a découvert l'expérience analytique : le “drame de la jalousie primordiale”¹⁰ qui est fondé sur le nœud central de l'agressivité ambivalente. La semaine dernière, Éric avait insisté sur le côté nécessaire de cette jalousie pour la socialisation de l'enfant. Mais cette jalousie, marquée par l'apparition d'une pâleur subite, est accompagnée, en outre, d'un regard empoisonné. Cette précision du poison dénote la violence impitoyable de ce rejet de l'autre. La défense contre l'alter égo est même d'une saisissante cruauté, pour emprunter un terme que va explorer Françoise Pilet. Empoisonner un adversaire pour le faire disparaître a toujours témoigné d'une implacable et perfide volonté. La socialisation recèle donc en ses racines quelque chose de haineux — remarquons tout aussi bien l'ambiguïté de cet empoisonnement, car empoisonné, le sujet l'est tout autant. Ce poison l'importunera toute sa vie, même s'il en reste dupe.

Mélanie Klein

Puis Lacan va s'intéresser à des périodes, toujours préverbales (mais pas présignifiantes), encore plus archaïques en ce sens qu'elles ne s'appuient même pas sur l'image d'un petit autre. Pour cela, il s'intéresse aux travaux de Mélanie Klein, une psychanalyste anglaise, qui s'était

le mouvement même où l'on frappe l'autre —, est le « nœud central » — c'est son expression — qu'il s'agit de dévoiler dans l'expérience analytique.

⁷ Laissons courir l'équivoque. Le nouveau-né est tout autant dénaturé dans sa vitalité, qu'engagé par le désir de tous ceux qui forment son entourage dès avant sa naissance. Nouvelle affectation dans le monde du langage.

⁸ Saint Augustin (Augustin d'Hippone), *Les Confessions*, chapitre 2 (parution à la toute fin du quatrième siècle).

⁹ Cité par Lacan in « L'agressivité... », *op. cit.*, p. 114.

¹⁰ Lacan J., « Le stade du miroir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 98

très tôt occupée des petits enfants. Elle jouait avec eux, les faisait dessiner, observait leurs réactions et leurs émotions, leurs parlait...

Il lui consacre trois longs paragraphes extrêmement détaillés, martelés deux fois d'un "par elle", et il précise en quoi ses découvertes permettent d'éclairer l'accrochage de la subjectivité humaine dans ces zones qui paraissent à la limite de la subjectivation.

L'engrènement de quatre expressions

Pour se repérer dans cette partie du texte particulièrement dense, je vais mettre en exergue quatre expressions tirées de ces paragraphes — quatre expressions que nous allons tirer au clair : *la déhiscence vitale propre au petit humain*¹¹ — *La primordiale enceinte imaginaire de l'imgo du corps maternel* — *l'agression vorace du sujet lui-même* — *les ressorts structuraux qui déconcertent*¹².

Je vous précise dès maintenant comment ces quatre points s'engrènent les uns aux autres. La béance originelle est traitée par l'imgo qui se révèle un carrefour pour la tendance agressive (imaginaire) et l'intention agressive (symbolique). (je reprends le terme de carrefour sur lequel Éric avait insisté — carrefour que Lacan précisait structural¹³).

Jacques Alain Miller le dit simplement : Ça consiste simplement à dire que l'enfant est prématuré, [et que] de ce fait il y a une béance. C'est par cette béance articulée à l'imaginaire qu'il est ouvert au symbolique.¹⁴

Mais avant d'étudier cet engrènement dans le texte de Lacan, je veux pointer le très surprenant syntagme de "*régions sacrées*". De quelles régions s'agit-il ? d'un lieu archaïque du sujet, ou d'un lieu logé au sein de la mère, l'un et l'autre sont de toute façon impossibles à rejoindre pour la raison que quelque chose est perdu. La conversation avec mes collègues, tout à l'heure, confirmera sans doute qu'il s'agit de la deuxième hypothèse. Mais peu importe, car la surprise principale provient du qualificatif de sacré. Cela n'a évidemment rien à voir avec le sacré au sens de religieux, mais désigne plutôt ce qui reste inviolé. L'inviolé, ce sont les ténèbres où s'est serré le nœud central de l'agressivité ambivalente. Ce qu'il y aurait de sacré, ce serait ce qui transcende le biologique pris dans le monde du langage. Ce qui, de l'origine, ne peut se dire, le point impensable de la structure — Là où il n'y a pas d'idée.

Je m'avance sans doute un peu, en précisant tout de suite que ce point impensable de la structure concerne sans doute ce que Freud conceptualisait avec sa notion d'objet perdu... Quelque chose doit être perdu pour que le sujet de l'inconscient apparaisse. Disons pour le moment que la perte est la condition du sujet et détermine ses coordonnées.

Venons-en à l'engrènement.

LA CONNEXION DU MOI ET DE LA MORT¹⁵

La déhiscence vitale propre à l'être humain.

Françoise avait déjà à deux reprises, montré l'importance de ce point abordé par Lacan. Ici il emprunte un aphorisme très ancien d'Héraclite pour pointer cet irréductible : "Avant toute

¹¹ « L'agressivité... », *op. cit.*, p. 116.

¹² *Ibid.* Ces trois expressions sont à la page 115.

¹³ *Ibid.*, p. 113.

¹⁴ J.-A. Miller, cours du deux février 1994.

¹⁵ *Ibid.*

harmonie siège la discorde.” Ce qui peut se traduire par *Toute chose naît de la discorde*, et on pourrait dire *toute subjectivité naît d’un désordre originel*. Cette discorde, il faut la considérer avec un peu de solennité, en tous cas marquer avec force que l’être humain naît inadapté. Du fait de l’action parasite du langage sur sa physiologie, il demeure radicalement privé de ses instincts — disons-le, il naît dénaturé. C’est ce que Freud avait découvert avec sa conceptualisation des pulsions et c’est ce que note ici Lacan avec cette expression de déhiscence vitale constitutive¹⁶.

C’est ici dans l’extrême archaïsme des limites de la subjectivation que l’on peut situer ce *kakon* auquel Mélanie Klein attribue une position dépressive.

L’image, et son formalisme a pour fonction de masquer ce désarroi organique originel, cette inadaptation propre à l’être humain. L’*Urbild* que représente l’image est le creuset, la matrice qui prend en charge cette déhiscence, stabilise de l’extérieur l’élan vital, et permet tant les identifications imaginaires, que la surdétermination symbolique. On a donc là toutes les coordonnées psychiques et somatiques de l’agressivité originelle...¹⁷

Ou dit autrement, ce qui donne forme à l’arrimage de l’imaginaire au biologique, dans un monde symbolique, pour reprendre aussi simplement que possible la formule de Jacques-Alain Miller.

Ce nœud central de l’ambiguïté ambivalente est le siège d’une domestication du désordre pulsionnel dont la satisfaction reste très paradoxale. En effet, à la libido jubilatoire au miroir se mêle une satisfaction que Lacan nomme *libido négative* — une libido qui se retourne contre l’être du sujet. Cette agression vorace du sujet lui-même, est ce que Lacan ne nomme pas dans ces paragraphes, mais qu’il a fortement évoqué au début du texte, la pulsion de mort.

L’enceinte imaginaire

Nous avons déjà à plusieurs reprises précisé l’importance de l’imago à cette période de l’enseignement de Lacan. C’est un terme repris chez Freud et qui désigne pour Lacan une structure entre imaginaire et symbolique, directement issue du *formalisme* du stade du miroir. Au cours des premières identifications narcissiques, certains personnages viennent s’y inscrire. Lacan avait par exemple donné le cas d’une jeune femme hystérique dont le symptôme l’empêchait de se déplacer, et même de se tenir debout. L’imago paternelle avait pris une importance marquante, délétère, alors même que son appui lui avait manqué.

L’intérêt de Mélanie Klein pour les tout jeunes enfants lui permit de s’y retrouver dans cette période pendant laquelle l’enfant ne parle pas encore. Celui-ci, de la même manière qu’il localisera dans le miroir l’image qui lui sert de support pour son identification narcissique, se sert d’abord du corps de la mère comme autre support accessible pour s’y retrouver avec son entourage et domestiquer ses pulsions. Cette proximité, tout autant affective que temporelle avec la mère explique sans doute le choix du terme d’*enceinte*, y compris dans son équivoque — rendant alors plus évidente l’utilisation du qualificatif de sacré. Mélanie Klein y décrit en tout cas ce qui a l’allure d’un bric-à-brac d’imagos indispensables qui exercent leur empire sur la subjectivité en construction.

¹⁶ *Ibid.*, p. 116.

¹⁷ *Ibid.*, p. 115.

Notons pourtant que toutes ces formations du registre des images sont déjà prises dans le symbolique. Lacan le précise, ces imagos sont déjà cartographiées et historicisées¹⁸. La distinction même entre père et frère est symbolique, et Lacan, en s'appuyant sur l'exemple du tout petit enfant capable de réagir différemment à une punition qu'à une pure violence, témoigne qu'il a intégré les lois qui règlent l'existence familiale.

Cette enceinte imaginaire est en tous cas une plaque tournante qui lie l'imaginaire, le réel et le symbolique. Charnière du sujet qui entremêle l'imaginaire et le symbolique pour cerner le réel que constitue ce que Lacan appelle dans ce texte la déhiscence vitale propre à l'être humain. Carrefour, plaque tournante, charnière, trois manières de rendre compte de l'intrication des champs imaginaires symboliques et réel. Lacan ira tout à la fin de son enseignement, jusqu'à les lier sous la forme d'un nœud.

L'agression vorace du sujet lui-même (le formalisme)

Les travaux de Mélanie Klein lui ont permis de repérer *l'extrême archaïsme de la subjectivation d'un Kakon* qui, de fait, n'a plus aucun lien avec l'image de l'autre. Cette identification limite à un mauvais objet interne est autant rejetée qu'insupportable. C'est là que le sujet se nie lui-même, en une position dépressive dont il se sort grâce à l'image, mais dont il ne se débarrasse jamais complètement. D'un côté, il y a l'agressivité qui permet de se tenir dans le monde et de s'en défendre. De l'autre, cette sourde tendance à vouloir se débarrasser de quelque chose de nocif, dont il faut également se défendre, Cette défense-là, c'est ce que l'on peut appeler une tendance suicide — un point de "lancinance".¹⁹

Cette agressivité du sujet retournée contre lui-même, qualifiée "d'agression vorace du sujet", trame toute existence et on en trouve la trace, parfois bien encombrante dans la tension tenace de se sentir coupable, dans la nocivité accaparante de la pulsion orale, ou la fixation hypocondriaque. Cette courte liste rend compte de quelques autres manifestations très contemporaines : les toxicomanies diverses, les sentiments de manque de confiance, les idées d'être victimes du harcèlement ou plus généralement d'être malmenés par l'Autre. En bref tout ce qui reste à stagner dans cette zone narcissique sans pouvoir s'embrancher sur l'accrochage symbolique. Dans cette zone, "la quadrature inépuisable des recollements du moi" reste impuissante à juguler cette part de jouissance mauvaise mal séparée.

Lacan prend soin de distinguer cette auto-agressivité d'un masochisme dit primordial. En effet pour parler de masochisme, il faudrait que ce soit structuré par un dispositif appuyé sur l'Autre, ce qui n'est pas le cas de cette "agression vorace du sujet lui-même".

Les rapports structuraux (la causalité)

Mais revenons à ces imagos archaïques. Nous avons vu leur rôle pour redonner une unité à la détresse originelle — illusion d'unité de l'être, certes trompeuse, mais fort utile pour fédérer les pulsions et servir de support aux identifications imaginaires. Par ailleurs et surtout elles sont prêtes à être engagées dans la surdétermination symbolique qui caractérise l'Autre scène

¹⁸ *Id.*

¹⁹ Néologisme ignoré du Grand Robert, et du Littré mais passé dans le langage commun.

du sujet parlant — son inconscient. Dans une analyse, c'est ce qu'il s'agit de faire advenir, et de révéler en surmontant la passion de l'ignorance.

Ce qui nous importe, car cela rompt avec l'évidence, c'est que cette petite enfance a beau être pré-verbale elle n'est pas pré-signifiante. J'y insiste : cette pseudo évidence, qui s'appuie sur l'étude des seuls comportements de l'enfant (cf les "résistances béhavioristes"²⁰) empêche de saisir que le champ du langage dans lequel nous naissons est déjà organisé et qu'il impose ses lois, bien avant que nous accédions à la parole.

Pour étudier ce point particulièrement difficile et important, je vais travailler mot à mot le petit paragraphe que je relis avec vous :

"Nous savons aussi la persistance dans le sujet de cette ombre des mauvais objets internes, liés à quelque accidentelle association (pour user d'un terme dont il serait bon que nous mettions en valeur le sens organique que lui donne notre expérience en opposition au sens abstrait qu'il garde de l'idéologie humienne). Par là nous pouvons comprendre par quel ressorts structuraux la révocation de certaines personæ imaginaires, la reproduction de certaines infériorités de situation peuvent déconcerter de la façon la plus rigoureusement prévisible les fonctions volontaires de l'adulte (...)"²¹

Tout d'abord, accidentelle *association* concerne un sens organique. Lacan prend soin de distinguer ce sens organique du sens abstrait que lui donnait Hume. Hume et son empirisme considère en effet que la vie psychique est faite d'association d'idées — association corrélée à la question de causalité. Celui-ci se méfiait des seules impressions, et était à la recherche de connexion nécessaire entre cause et effet. Restons-en là pour Hume et ses errements, mais gardons cette idée que la notion d'association implique de questionner la causalité. C'est bien de causalité qu'il s'agit aussi pour Lacan, ici directement évoquée par l'adjectif *accidentel* qui qualifie l'association. Cette association, qui prend en compte tout autant l'imaginaire du corps que son réel, entraîne des enchaînements subjectifs. Ce qui est alors en position de cause ce sont alors les mauvais objets.

Il est fondamental de considérer que ces rapports structuraux ne sont appuyés que sur une ombre — l'ombre des mauvais objets internes. En effet, ce qui importe ici, c'est la *discontinuité* qu'introduit cette ombre. La cause est séparée de ses effets. Cette structure que révèle l'expérience analytique se distingue radicalement de l'idée du lien direct cause-effet humien, qui lui n'est en réalité qu'un enchaînement d'effet à effet. Avec Lacan, on se retrouve bien avec une cause coupée de ses effets, mais qui induit néanmoins la chaîne de ses effets. Ce mauvais objet interne, coupé de ses effets, n'est pas une idée, ni même un signifiant, mais une part de vivant sacrifiée à l'entrée dans le monde du langage.

Prenons maintenant le bout de phrase qui suit : *"déconcerter de la façon la plus rigoureusement prévisible"*. L'enchaînement symbolique — c'est l'effet — va suivre une trajectoire qui n'est pas celle de la physiologie. Cette trajectoire que l'on peut dire être celle du symptôme, est tout à la fois déconcertée, c'est-à-dire anti-naturelle, singulière mais tout autant prévisible car on en connaît les lois, celles du langage, qui permettent de retrouver les agencements signifiants mis en jeu sur la scène inconsciente, qui obvie toute fonction volontaire.

²⁰ *Ibid.*, p. 114.

²¹ *Ibid.*, p. 115.

Retenons ces deux points : 1) La cause est séparée des effets, et 2) les effets obéissent aux lois du langage — que Lacan développera cinq ans plus tard dans son grand texte inaugural « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ».

Ces lois générales vont permettre la constitution d'un savoir, lui, singulier.

Cette notion de cause pourrait paraître bien philosophique, mais dans l'expérience analytique elle vient rendre compte tant de la haine que de l'ignorance et de l'amour — la haine sur le plan de l'être et l'amour sur celui du savoir.

Lors de notre rencontre de samedi s'est posé la question de savoir comment l'ignorance pouvait bien être considérée comme une passion. C'est pourtant bien de cela qu'il s'agit, et même d'une passion particulièrement féroce pour ne rien savoir de cet ilot, de ce scotome entre imaginaire et réel qui recèle le mauvais objet. Mais n'oublions pas tout aussi bien que les trois passions de l'être — ici nommées passions narcissiques — sont intimement liées les unes aux autres. Qui ne sait que la haine est spécialement aveuglement et que l'amour n'est pas moins méconnaissance. La passion narcissique sera plus finement appelée par Lacan "*Passion du manque à être*" qui renforce la profonde méconnaissance du moi.

Peut-on se désintéresser de ce qui cause tout à la fois notre manière d'aimer et de haïr, nos pensées et nos doutes, notre énergie vitale et nos actions absurdes plus fortes que nous, nos ratages et nos réussites, nos oublis, nos actes manqués, nos lapsus... nos peurs et nos angoisses. Bref pouvons-nous nous désintéresser de ce qui cause notre manière de vivre. C'est l'enjeu de l'expérience analytique. Et puisque j'évoque la manière de vivre, c'est le moment de revenir au style sur lequel j'avais introduit mon propos.

CONCLUSION

Toute cette thèse IV a pour but de révéler que la passion narcissique camoufle ce que Lacan appelle alors le mauvais objet. L'accrochage du langage au vivant, que Lacan n'aura de cesse d'explorer, impose un sacrifice. Ici dans ce texte antérieur à son enseignement, c'est en travaillant de la façon la plus rigoureuse le narcissisme et ses créations d'imagos qu'il cerne non seulement ses fonctions, mais aussi et surtout ce qu'elle camoufle, la pulsion de mort qui se déduit de la percussion du langage sur le corps. Pour que nous rentrions dans la vie, il faut sacrifier une part de jouissance — disons pour aller vite et anticiper sur la fin des années 60, il faut accepter une sorte de séparation.

Venons-en au style — il est temps pour conclure d'en rendre compte. Finalement, le terme de *style* vaut tout autant pour l'écriture d'un auteur, le travail d'un artiste ou celui d'un professionnel, pour le style des amours ou des haines d'un sujet. Le style tient moins à ce que l'individu laisse apercevoir qu'au manque qui le fonde comme sujet.

Voici comment Lacan en traitait en 1966, lors de la parution des *Écrits* : "*À cette place que marquait l'homme pour Buffon, nous appelons la chute de cet objet, révélatrice de ce qu'elle isole, à la fois comme la cause du désir où le sujet s'éclipse et comme soutenant le sujet entre vérité et savoir*"²².

²² Lacan J., « Ouverture de ce recueil », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 10.

On peut s'émerveiller devant les fioritures qui sont présentées en public, ou s'ébaudir des travers avec lesquels, à leur corps défendant, les humains se présentent, ce qui importe vraiment c'est le sacrifice de vivant²³ auquel ils ont plus ou moins consenti. C'est en tous cas ce que vise à retrouver une analyse. Cerner cet objet qui cause la vie, qui cause le désir.

Ce que l'on peut dire de quelqu'un c'est finalement : comment désire-t-il ?

Remi Lestien

²³ Voilà un point important abordé par la thèse IV qui préfigure les développements plus tardifs de Lacan. Ces avancées théoriques concernent directement l'expérience analytique et particulièrement la logification de la fin d'analyse. (Le manque à être, l'être pour la mort, le phallus avec la castration, puis l'objet a... puis le nouage des trois dimensions S R I et le trou)